LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français
et deux fois en polonais

Rédaction et Administration :
4, Place Clichy, Paris (9e)

2e Année. — Nos 32 — 1er JUIN. — 1918.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Malgré l'angoisse de cette nouvelle Marne, les Français restent calmes en face des hordes menaçantes.

Ils savent que le monde entier est pour eux ; que leur résistance victorieuse et leurs sacrifices leur ont attaché tous les peuples libres.

Qu'au moment du danger, une voix polonaise s'élève pour affirmer l'affection passionnée des polonais pour la France, que s'élève la voix de la nation qui n'a jamais désespéré de celle qui a toujours triomphé!

Pologne et Russie

« La politique intérieure de la Russie ne regarde que la Russie. Il ne nous appartient pas de nous en mêler à un degré quelconque, — a dit dernièrement au parlement anglais M. Asquith, — mais nous désirons que la Russie nous soit conservée comme pays allié, ou, si cela est impossible, comme pays qui ne soit pas allemand ».

Ce sont les paroles qu'il fallait dire, cependant l'éminent homme d'Etat n'indique pas les moyens de renouveler cette alliance. *Le Temps* pose la même question, sans se préoccuper de l'application du principe énoncé par M. Asquith ; au contraire il trouve déjà le moyen de contrecarrer le programme allemand en Russie. *Il faut*, d'après lui, (1) *à la fois redresser la situation par un effort local et un remède permanent.* L'effort, le Japon seul peut le faire. Il s'agirait pour les alliés de coordonner leur action politique.

Le président Wilson nous fait méditer ce mot : « L'amitié est le seul citoyen qui liera à jamais le monde ».

« Cette amitié, le peuple des Etats-Unis ne l'exerce pas seulement envers la France, à qui il est heureux de payer au centuple sa dette historique de gratitude ; il entend l'exercer aussi au profit de cette infortunée Russie, si déchirée, si décriée, si abandonnée. « M. Wilson n'hésite pas à s'écrier : « Maintenant, en ce qui me concerne, j'ai l'intention de soutenir la Russie aussi bien que la France : ceux qui sont sans appui, ceux qui sont délaissés, sont ceux-là mêmes qui ont besoin d'appui, qui ont besoin de secours. »

M. Charles Rivet, l'ancien correspondant du *Temps*, recommande les moyens de sauver la Russie de l'anarchie et des « coups de boutoir de l'astucieuse Allemagne ».

Parmi les éléments qui « se trouvent encore dans l'ombre, et qui à l'appel amical des alliés, se lèveont pour sauver la « *Sainte Russie* », M. Rivet désigne (2) « un grand nombre de Polonais ardemment patriotes qui comprennent le contre coup pour le Royaume (de Pologne) de la liquéfaction russe et s'emploieraient à y porter remède !...

La Pologne, rappelons-le, a inscrit en 1830, sur son drapeau : « pour notre liberté et pour la vôtre » et elle a lutté seule...

Tempora mutantur... Les amis de la Russie font appel aux Polonais.

(1) 12 mai.

(2) Journal de Lausanne, no 132.

Et le principe de non-intervention dans les affaires intérieures d'un autre pays? L'ex-correspondant du *Temps* a oublié l'époque où son journal appliquait ce principe aux revendications nationales des Polonais.

Si j'étais Russe, j'aurais prié M. Rivet et tous les docteurs ès-sciences sociales de ne pas chercher de remèdes pour mon pays.

Sans doute, la grande majorité des Russes éclairés qui s'opposent aux desseins de l'Allemagne, pensent que la Russie saura toute seule secouer le joug allemand.

La Pologne, pour le moment, ne peut que souscrire aux vœux et aux espoirs généreux en ce qui concerne ses voisins de l'Est.

L'attitude de la Pologne vis-à-vis de la Russie, (3) est définie par M. Jan Kucharzewski, ancien président du Conseil des ministres de Varsovie : « Nous désirons avoir en eux de bons voisins ».

« République Polonaise ».

(3) Dans un recueil d'études publié en 1915, faites par les représentants de la pensée progressiste russe, comme Milioukoff, Chingaref, Slavinsky, on dit que « la cause russe est devenue celle de toutes les nationalités habitant la Russie ». Quelle erreur, mêlée d'ignorance des aspirations de ces habitants. Les cadets étaient contre la liberté de la Pologne. M. Alexinsky, socialiste, ancien député à la Douma laisse supposer que les Polonais n'accepteraient pas l'indépendance de leur patrie, même si on la leur offrait. L'idéal d'un libéral russe est de fondre tous les peuples et les peuplades qui habitaient l'empire, en une seule nation, à laquelle les intellectuels russes inculqueraient les idées politiques et sociales.

EN POLOGNE

Les Polonais « sujets ennemis »

Les autorités allemandes arrêtent les ouvriers polonais qui se trouvent sans travail en Allemagne. Le tribunal de Krefeld a déclaré dans un jugement que *les Polonais doivent être considérés comme des ennemis*, car malgré la loi du 5 novembre proclamant l'indépendance de l'Etat de Pologne, l'état de guerre durera jusqu'à la conclusion de la paix avec la Pologne.

Combat entre Polonais et Allemands

On mande de Stockholm :

Des informations de Moscou, qu'il convient d'accueillir sous réserves, décrivent ainsi la collision qui se serait produite, au sud de Kief, entre Polonais et Allemands.

Le 6 mai, les Allemands sommèrent le 2e corps polonais, précédemment commandé par le général Haller et maintenant désigné sous le nom du général Mazowiecki, de déposer les armes et de se disloquer dans les vingt quatre heures. Les Polonais ayant repoussé cette sommation, 15.000 Allemands environ les attaquèrent par le nord-ouest, le 10 mai, vers minuit.

Le 13, le combat durait encore, mettant aux prises des forces à peu près égales. Les Polonais avaient pour eux une grande supériorité d'artillerie.

Le quatrième partage de la Pologne

Londres, 22 mai.

L'agence Reuter tient de source polonaise autorisée des renseignements relatifs à l'accord intervenu entre les puissances centrales pour la solution de la question polonaise. On donnera à l'Autriche une forte portion de la Pologne russe. Ces deux divisions de la Pologne formeront un nouvel Etat sous le sceptre des Habsbourg. Il est évident que cette solution ne pourra jamais satisfaire la nation polonaise, car une pareille Pologne ne pourrait être ni unie ni indépendante. La Prusse entend garder ses provinces polonaises avec une population de quatre millions de Polonais et « vise à rectifier sa frontière » en saisissant des parties de la Pologne russe, solution à laquelle est opposée la grande majorité des nations. Aux récentes élections au Conseil d'Etat de la Pologne russe, le groupe en faveur d'une Pologne indépendante et unie a remporté une victoire complète, gagnant le 70 o/o des sièges. Les socialistes et les démocrates nationalistes s'efforceront, croit-on, d'en arriver à un accord avec les Slaves de la monarchie austro-hongroise, qui tous poursuivent le même but, à savoir : se libérer de la domination allemande et magyare.

La manière forte

Le professeur Reinke, de l'Université de Kiel, dit :

« Le mot d'ordre doit être d'extraire de la situation tous les avantages matériels. Les polonais ne nous ont pas la moindre *reconnaissance* de les avoir *affranchis* du joug russe. Ils estiment au contraire que c'est nous qui les opprimons et les exploitons. Ils retournent même leur défiance contre ceux qui leur conseillent de tenter l'expérience avec l'Allemagne. C'est ainsi que le comte Ronikier peut être considéré comme « coulé » chez lui depuis ses pourparlers à Berlin avec les chefs de la majorité parlementaire. Il ne reste donc plus qu'à adopter à l'égard des Polonais le critère des intérêts allemands et la manière forte. »

L'Allemagne et les blés d'Ukraine

On confirme officieusement de Berlin que M. von Waldow, ministre de l'Intérieur, est parti pour Kief avec les sous-secrétaires d'Etat Braun et Gravenitz, dans le but d'obtenir un acheminement plus rapide des blés. Jusqu'à présent, les principales conditions de la paix avec l'Ukraine sont restées lettre morte ou presque et jusqu'à la prochaine récolte l'Allemagne pourra compter tout au plus sur 70,000 tonnes de blé ukrainien.

D'autre part, le bureau de la presse près le conseil des commissaires du peuple à Moscou publie un document secret du gouvernement allemand adressé à tous les journaux d'Allemagne, dans le but de préparer l'opinion publique sur les événements de l'Ukraine. Le texte de ce document dit :

« L'opinion publique prédominante, que la paix avec l'Ukraine est pour nous une question de pain, est totalement fausse. Nos commissaires se sont convaincus de l'insuffisance des provisions de céréales en Ukraine. Les semailles furent insuffisantes l'année dernière, vu la certitude des paysans que la récolte ne serait pas payée ; en outre, les petits propriétaires ont enfoui leur blé. Les paysans, presque tous armés, nous sont hostiles ; les relations du commerce proprement dit n'existent pas. Il est possible que dans notre avance ultérieure on trouve de grosses provisions, et que, par la force armée, les résultats soient meilleurs. En tout cas, l'espoir d'améliorer notre situation alimentaire est fort problématique.

« A la commission du Reichstag, le ministre adjoint Braun a confirmé qu'après la conclusion de la paix en Ukraine, l'Allemagne n'a obtenu que mille wagons d'alimentation. Les paysans refusent de vendre du blé, n'ayant aucun besoin d'argent ; en effet, de huit à dix milliards de papier-monnaie sont entre leurs mains. Nous ne pouvons satisfaire leurs exigences en articles manufacturés ».

La fermentation intérieure

D'après des nouvelles parvenues de Kief, la propagande bolcheviste s'est répandue avec succès parmi les populations rurales de l'Ukraine. Sur plusieurs points du gouvernement de Kief, des paysans armés ont saccagé les récoltes et incendié les forêts. Sur d'autres points du territoire, des bandes se sont formées dans le même but.

Un aspect de la Renaissanec polonaise

LA RÉPUBLIQUE DE BABIN

C'est au XVI[e] siècle, à l'heure où sonne le tocsin de la Saint-Barthélémy, où s'allument, en Europe, les bûchers de l'Inquisition.

La Pologne, heureuse d'avoir vaincu ses voisins teutoniques, unie par les «liens de l'amour» avec le peuple de Lithuanie, confiante en sa force, regarde avec mépris les violences et les tyrannies de l'esprit. Son génie essentiellement pacifique admet que la vie collective peut et doit se passer des sanctions de l'autorité et de la contrainte, admises partout ailleurs comme une nécessité, un dogme constituant la base la plus solide des sociétés. La notion du respect du droit d'autrui et de ses croyances se substitue chez elle au droit du poing, au bon vouloir du souverain, à la fièvre dominatrice de l'Eglise; et l'équilibre national que les autres états n'ont connu qu'après de longs siècles de révolutions sanglantes, naît spontanément, s'épanouit sur la terre polonaise, au plein gré de la raison et de la nature.

A tous les cultes et à toutes les sectes, la Pologne offre un refuge, une tolérance magnanime et une vaste liberté. Nombre de réformateurs, les Sociniens et les Hussites y trouvent un nouveau champ d'action. La loi du 28 janvier 1573, de « pace inter dissidentes », reconnaît l'existence juridique de toutes les confessions et décrète que nul ne saurait être persécuté pour ses convictions religieuses.

Toute licence, sauf pour l'oppression.

Sigismond-Auguste, roi de Pologne, envoie Lismanini à Genève pour étudier le calvinisme et rapporter les écrits sur la nouvelle doctrine. Tiedmann Giesse, évêque de Varsovie, s'élève contre les abus de l'Eglise catholique dont la Pologne est pourtant la fille d'élection; Jean Laski, prévôt du chapitre de Gnezno et de Lenczyça change de religion et devient l'ami intime d'Erasme. Tandis qu'André Krzyçki, évêque de Pzemysl, publie en 1522 son « Economia Lutheri », recueil de satires contre Luther, Orzechowski lié avec Luther et Mélanchton, se déchaîne contre les papes qui veulent interdire le mariage des prêtres, et soulève le clergé contre lui. Jeune, passionné, ardent, il fait du roman de son mariage une affaire qui regarde la chrétienté tout entière; savant dans les humanités, il tente d'immortaliser par une éloquence vengeresse son amour défendu conquis au prix de la révolte. Prêt à mordre tout et tous pour le plaisir d'attaquer, de rompre des lances, tour à tour défenseur et ennemi de toutes les causes, au fond, retors, sophiste, sceptique. Leszczynski, un autre batailleur, veut anéantir le pouvoir politique de l'Eglise et déclare que les plus grands ennemis de la Pologne ne sont ni les Turcs, ni les Valaques, mais les évêques qui occupent des places par droit de naissance, par faveur, les conquièrent par la brigue, les assassinats, les meurtres, les proscriptions. Lui aussi, a un talent qui assène des coups terribles, qui anéantit comme la foudre.

Mais tout se réduit à des querelles de gentilshommes, et personne ne songe à passer de la violence des idées à la violence des actes. Entre 1560 et 1600, toute la société polonaise s'est jetée à corps perdu dans l'étude de la philosophie païenne. Mais avec cette finesse et ce sens exquis de la mesure qui est le caractère des races supérieures, elle n'en a retenu que la notion de bien vivre. Au lieu de pousser jusqu'à ses dernières conséquences le sens critique, elle en a usé dans la mesure où il lui était utile et bon de le faire: pour construire et non pour détruire. La physionomie morale de la Pologne au XVI[e] siècle est caractérisée par la modération dans les pensées, l'élégance, le bon goût, la fine plaisanterie. On n'y trouve rien de semblable à l'œuvre farouche d'un Agrippa d'Aubigné, ce fanatique aux yeux de braise, dont les « Tragiques » évoquent les bûchers de Torquemada. L'état général des esprits nous paraît se rapprocher du scepticisme aimable d'un Montaigne au début des Essais, et d'un Rabelais qui n'outrepasserait pas trop les bornes de la truculence.

C'est ainsi que dans ce milieu savant, intelligent et désinvolte, naît la République de Babin, une espèce d'énorme « galéjade » polonaise, une institution héroï-comique, mi-politique, mi-privée, mi-grave, mi-sérieuse, satirique à coup sûr, mais à la façon d'un arlequin masqué de velours noir qui dirait de cruelles vérités en jouant avec sa batte.

Babin est un village situé entre Lublin et Belzyce, qui appartenait alors à un juge de Lublin, Stanislas Pszonka. On y menait joyeuse existence. Pszonka et ses amis, Pierre Kaszowski entre autres, étaient renommés plusieurs lieues à la ronde pour leur intarissable gaîté; au point que l'historien Sarnicki dit que « le seul nom de Babin dissipe tristesse et ennui ».

Tant il est vrai que le même souci de bien vivre se retrouve chez les magistrats de tous les siècles et de tous les pays. Pszonka ne se retire pas en sa librairie comme Michel de Montaigne, pour lire les distiques moraux de Caton, les adages d'Erasme et l'Anthologie de Stobée, pour « remascher » ses expériences, n'étudier d'autre sujet que soi-même, et rendre la mobilité vivante de sa pensée; comme le fera plus tard Montesquieu, ce n'est pas chez les Romains qu'il va chercher matière à philosophie: c'est en Pologne même. Disciple sans le savoir de l'auteur des Essais, au lieu de s'appliquer à une enquête pénétrante sur la vie et le cœur humain, il exerce sa réflexion aux problèmes de la vie pratique, atteint l'acte derrière le précepte.

Etrange correspondance que celle de ces deux hommes, si différents pourtant, mais entre lesquels il y a une évidente et inattendue ressemblance physique: le même front haut et intelligent, les mêmes yeux de malice pénétrante, un peu plus agressive chez Pszonka, dont la physionomie est moins sereine; moins de vie intérieure, mais plus de bonhomie, un laisser-aller qui n'exclut pas la retenue, plus de bonté, plus de mouvement vers la vie; les traces un désir tout autre que celui de se renfermer « dans la peau d'un veau » pour échapper aux complications dangereuses du moment. Pszonka, face de Silène au modelé tourmenté, à la bouche immense que le rire distend, fréquent, sonore, vibrant.

Il fonda une académie pour corriger les mœurs nationales.

Son but est de faire la satire de tout ce qui est blamable chez ses contemporains: *Ridendo castigo mores*, je corrige les mœurs en riant. Et comme en Pologne le moindre petit noble se mêle de politique, ce sont surtout les ridicules et les abus politiques que Pszonka et ses amis se proposent de blâmer. La République de Babin est organisée comme la République Polonaise on y retrouve palatins, castellans, archevêques, starostes, grands généraux, chanceliers, maréchaux, trésoriers... Pszonka, modeste, en est le préfet, Kakowski, le grand chancelier. Il n'y a point de roi. « De votre vivant, répond Pszonka à Sigismond-Auguste, nous ne songeons pas à en choisir un. Régnez dans la République de Babin comme vous régnez dans celle de Pologne! »

On ne sait pas si le roi ambitionnait cette couronne, car dans cette république nouvelle on donnait toujours des titres et des dignités à ceux dont le caractère et les qualités étaient tout à fait opposées aux nécessités!

« Si quelqu'un dans les assemblées nationales, dit Chodzko, parlait de choses au-dessus de sa portée ou qui ne le regardaient pas, il recevait le titre d'archevêque de la République de Babin, par un diplôme revêtu des signatures et des sceaux du joyeux gouvernement. Un individu avançait-il dans la Chambre des députés un fait extraordinaire et difficile à croire, on lui expédiait le diplôme d'orateur ou de chancelier de Babin. Celui qui faisait à contre temps parade de son courage était crée chevalier de Babin ou bien grand général de la République de Babin. Un individu avait-il parlé sans respect de la religion, il était nommé prédicateur ou Saint Inquisiteur de cette République ». Personne n'échappa aux critiques, aux plaisanteries; mais elles ne visaient que les coupables. Jamais les dignitaires de Babin ne s'abaissèrent à une calomnie. Aussi les premiers personnages de l'Etat ne s'offensèrent-ils jamais des justes remontrances des juges, tous gens d'un esprit cultivé, d'un jugement fin et délicat. Et quel polonais voudrait laisser croire qu'il n'entend pas la plaisanterie!

La République de Babin eut la plus heureuse influence sur l'esprit national et les mœurs. Les jeunes gens, nouveaux venus aux carrières libérales, aux

La Pologne et la Science française

II

Les Savants français en Pologne

Quoique dans l'histoire de France et de Pologne, les relations politiques, économiques et intellectuelles datent de très loin, l'influence du génie français dans le domaine scientifique ne se fit véritablement sentir qu'au début du XVIII[e] siècle.

Il est vrai que l'éducation intellectuelle des seigneurs polonais était toujours confiée aux lettrés français, — citons entre autres Bernard de Palissy, précepteur d'un seigneur lithuanien, Gasztold, que les postes de médecin du roi ou des grands seigneurs polonais ont été également donnés à des Français; mais en dehors de cette influence française collective pénétrant dans les mœurs et les habitudes de la vie polonaise, une influence individuelle bien marquée est difficilement appréciable.

Lorsque s'affirme la suprematie militaire les Polonais appellent souvent des officiers français, et ceux-ci exercent une action salutaire sur l'organisation militaire de l'armée polonaise. Ainsi, Le Masson, officier d'artillerie française, rendit d'éminents services à la Pologne; il eut pour sa patrie d'adoption un si profond amour que, malgré son grand âge, il prit part à la bataille de Chocim où, en 1673, Jean Sobieski vainquit les Turcs. Presque en même temps, l'ingénieur *de Beauplan* organise l'art de la fortification et mérite la reconnaissance des Polonais par la construction de la forteresse de Kudak en Ukraïne, la sentinelle avancée de l'Est polonais. Rentré en France, il publie en 1860 une description de la Pologne, et ces pages reflètent des sentiments nobles et charmants à l'égard des Polonais.

L'art médical est envahi à son tour — presque tous les médecins des grandes villes sont des Français; Parmi eux, se distinguèrent de la Courvée et Dupont. *Jean Claude de la Courvée*, savant médecin du XVII[e] siècle vient en Pologne comme médecin de Marie-Louise. Né à Vesoul vers 1615, il s'est fait beaucoup d'ennemi en France en s'élevant avec violence contre les abus de la saignée alors très à la mode. Son travail sur la nutrition du fœtus, dans lequel il défend l'opinion de Hawey, lui a valu une réputation universelle. Voici les deux principaux ouvrages, publiés par lui en Pologne. « Ostentum su historia mirabilis... it Paradoxa de nutritione fœtus in utero ». Dantzick 1668 in 8°. Il a fini ses jours en Pologne en 1664.

L'influence intellectuelle est la plus grande pendant le règne du roi Stanislas Auguste. Ce grand mécène des arts et des sciences n'admirait rien de ce qui n'était pas français: il est vrai qu'à ce moment la France était grande et glorieuse.

Les écoles ne tarderont pas à être englobées par le mouvement. Et c'est un fait curieux que le spectacle de ce peuple, qui remplace une langue morte — le latin — par une langue vivante mais étrangère — le français. Si on étudie l'organisation de l'enseignement secondaire en Pologne au XVIII[e] siéle, on est étonné du peu de place qui a été consacré à la langue maternelle. Aussi bien dans les colléges des Jésuites — *collegium nobilium* — que dans les écoles des moines, les sciences, la littérature, la musique, les méthodes et le système d'éducation étaient absolument français. On enseigne la géographie d'après le livre de Constant Dorville, la physique d'après Regnault, l'histoire naturelle d'après Buffier; Massuet a écrit « Les spectacles de la nature », « Cours de belles lettres », Abrégé raisonné de l'histoire naturelle », tout était en français

La glorieuse Commission d'Education Nationale s'adresse aux Français pour avoir les manuels d'enseignement secondaire. C'est ainsi que le mathématicien célèbre, Lhuillier, écrit pour les Polonais l'arithmétique et la géométrie en 1778 et en 1785; traduits ensuite en polonais, ces manuels ont été employés dans les écoles secondaires jusqu'en 1870 — époque à laquelle ils ont dû céder la place aux manuels russes. Condillac écrit sa logique, éditée et traduite en 1802. Furgault son « Dictionnaire des antiquités », traduit par le professeur Piramowicz en 1779.

L'université polonaise la plus ancienne, étant complètement envahie par les influences cléricales, l'université de Wilno se mit à la tête du mouvement scientifique; c'est là également que nous trouvons, se détachant sur le décor d'ensemble de l'influence française, quelques silhouettes chères aux Polonais, inconnues aux Français — oubliées loin de leur pays d'origine — je veux dire les fondateurs et les propagateurs de la chirurgie, des sciences naturelles et de l'industrie en Pologne. Ce sont les noms de Becu, Briotet, Le Brun, Regnier, et surtout de Gilibert et Girard.

Dans le même temps s'illustre en Pologne, un chirurgien incomparable, *Jacob Briötet*. Né en Bourgogne, à Thorey, le 19 septembre 1746, il a fait ses études à Lyon et à Paris ensuite; en 1768 à l'Hôtel-Dieu, il suit les cours de Sabatier, Portal, Moreau, Fer-

magistratures de l'Etat, tremblaient d'encourir ses critiques.

Pszonka mourut en 1590. La République continua son œuvre salutaire. Mais son influence déclina en même temps que la puissance politique de la République Polonaise. Comme toutes les institutions humaines, elle disparut sans rien laisser qu'un souvenir, mais un souvenir délicieux, celui d'un éclat de rire.

L. Saisset.

SI JEUNE ET DÉJA POLONAIS

(Souvenirs de Sibérie.)

Le train était garé dans un endroit inconnu. Les *violettes* — on appelait ainsi en Russie les gendarmes, attachés à la Sûreté générale — nous avaient amenés dans des paniers à salade. Les familles n'avaient pas été prévenues de notre départ pour la Sibérie et nos cruels geôliers se réjouissaient déjà de leur bon tour. Mais les Varsoviennes veillaient et à la grande surprise et à la colère de nos gardiens, nos mères, nos sœurs, nos fiancées apparurent. Les derniers adieux furent brefs. On laissa les femmes embrasser les prisonniers et nous quittâmes Varsovie.

Après seize mois de détention dans la citadelle, le voyage était une diversion, et, en effet, le trajet de Varsovie à Moscou nous parut moins pénible qu'on ne pourrait le supposer. Le capitaine d'infanterie qui nous escortait eut quelques prévenances; à chaque arrêt il nous fut permis de nous approvisionner et même d'acheter les journaux. De Moscou, où se joignirent à notre convoi des révolutionnaires russes, jusqu'à Nijni-Novgorod, point d'incident; nous quittons le chemin de fer pour descendre la Kama et le Volga jusqu'à Perm, puis reprenant le train jusqu'au point terminus, nous franchissons la frontière de l'Europe en troïka.

Enfin, nous voilà à Tioumen, première grande ville de ce pays mystérieux, peuplé pendant un siècle par les Polonais.

J'étais chef cuisinier et mes fonctions me laissaient quelque liberté : je touchais tant par jour pour notre nourriture, et accompagné d'un soldat, je pouvais en faisant les provisions, circuler dans la ville.

Tioumen présentait un aspect européen; j'eus l'occasion d'y visiter un lycée moderne et un musée scientifique. Les habitants — les premiers Sibériens avec lesquels nous entrions en contact, — étaient accueillants.

C'est là qu'arriva le moment des séparations les plus douloureuses, et bien plus déchirantes que celles de Varsovie : le plus grande partie de nos compagnons de lutte, restaient en Sibérie occidentale; neuf autres, parmi lesquels je me trouvai, se dirigeaient vers l'Ienissei..

On nous embarqua sur un bateau à vapeur pour Tomsk. Le voyage sur l'Obi, immense rivière, aux rives plates, bordées de maigres arbustes, de rares villages d'ostiaks (1), nous fit pressentir la tristesse de notre futur séjour dans cette vallée de larmes.

A Tomsk, une ville universitaire, capitale de la Sibérie occidentale, on nous hébergea dans une prison de déportés criminels, sur la façade de laquelle on aurait pu graver : « Laissez toute espérance, ô, vous qui entrez ». C'était un enfer!

Tandis que nous, condamnés politiques, étions logés *convenablement* dans des casemates, nos voisins criminels, étaient entassés dans des cachots ainsi que des bestiaux dans un parc.

Au bout de quinze jours nous commençâmes notre long pélerinage sur les routes blanches de neige qui conduisent vers l'Orient.

On allait à pied. Un soldat, baïonnette au canon, nous tenait compagnie, et notre petit groupe était précédé d'une colonne de deux cents forçats enchaînés, dont plusieurs accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Quelques traîneaux primitifs portaient les bagages, les femmes et les malades. Chaque matin, à l'aube, on partait et on marchait jusqu'au village suivant, 20 kilomètres en moyenne. Là, une prison nous attendait, prison en bois, triste et froide, que nous réchauffions péniblement en allumant quelques bûches, achetées aux marchands ambulants installés devant la porte de « l'étape » et qui nous vendaient aussi des vivres. Les soldats, nos « anges-gardiens », logés avec nous, nous servaient jusqu'à un certain point de domestiques.

... Si, par hasard, mon récit te tombe sous tes yeux, soldat français, reçois mon salut de compassion fraternelle, car moi aussi, j'ai été dans les tranchées...

Voici Atchinsk, première ville de la Sibérie orientale. Après quatre heures de marche, sous une terrible tempête de neige, nous arrivons à « l'étape », déjà occupée par quelques centaines de forçats de droit criminel.) Oh, comme alors la prison de Tomsk, « l'Enfer », nous parut douce! On nous enferma dans une pièce étroite, où par 40° on ne pouvait, faute de bois, faire du feu. On nous sépara de nos convoyeurs devenus presque des amis;—vingt jours d'une telle vie commune peuvent créer de semblables liens. Une sentinelle aussi féroce que le commandant de la prison veillait à notre porte; pas de sortie; ni bois ni vivres. Sur nos menaces d'incendier la prison et sur l'intervention du médecin (un polonais déporté de 1863) nous obtînmes l'indispensable. Mes camarades avec leurs manteaux arrangeaient le grabat et je me mis à préparer du thé. Hélas, une autre bête, plus terrible que le commandant, nous guettait! Notre feu réveilla des millions de punaises qui tombaient du plafond comme une pluie.

(1) Petite peuplade.

(1) On appelait ainsi les prisons en bois.

Afin de pouvoir prendre notre thé nous dûmes couvrir de nos mains les tasses, et boire à travers nos doigts. Après avoir assouvi notre faim et nous être réchauffés, il nous fallut réclamer à grands cris notre transfert dans une autre pièce. Ni les menaces d'incendie, ni le tapage infernal n'aboutirent. Six cents forçats occupaient les trois autres réfectoires-dortoirs. Le commandant, enfin apitoyé, nous autorisa à nous promener dans une petite cour.

De nouveau, nous nous rappelions ce pays béni de Tomsk; là-bas ce n'était que l'enfer! Ici : Sodome et Gomorrhe!

Hommes, femmes, jeunes filles, enfants de tous âges, étaient entassés dans les mêmes pièces. Même la *Maison des Morts* de Dostoïewsky ne peut donner une idée de ces « étapes » de Sibérie!

Aux disputes les plus grossières des hommes, aux cris de souffrance des malades, aux pleurs des enfants se mêlaient les hurlements des condamnés au knout...

Heureusement, nous ne restâmes que trois jours à Atchinsk, et de là nous reprîmes la route du calvaire qui devait durer encore une vingtaine de jours.

Les autres étapes ne furent qu'une faible répétition de la vie à Atchinsk.

Mon voyage prit fin dans un village d'une contrée pittoresque et très riche que les rares explorateurs appelaient avec raison « la Suisse Sibérienne ».

J'étais libre.

La population avait une certaine estime pour les « prisonniers d'Etat ». Comme je connaissais la langue russe, ces braves gens me prenaient pour un Russe; et bien des fois je les entendis murmurer : Si jeune et déjà Polonais! »

Pour les Sibériens qui, après 1863, avaient vu arriver des milliers et des milliers de Polonais, déporté politique était le glorieux synonyme de Polonais.

Dr Bronislawski.

La République indépendante de l'Ukraine[1]

Le gouvernement français, désireux de contre-carrer les pourparlers de paix russo-allemands qui venaient de s'engager à Brest-Litovsk le 21 décembre, songea un moment à s'appuyer contre les maximalistes sur le « faisceau des forces ukrainiennes et cosaques ». Tout se passe, écrivait le *Temps* du 24 décembre, comme si l'autorité maximaliste travaillait uniquement au profit de l'Allemagne. Les forces du sud, en revanche, méritent la sympathie des Alliés. » Il était assez naturel de s'imaginer, à distance, que la Rada d'Ukraine, étant

(1) Extraits de la conférence de M. Louis Réau à l'Association « France-Russie ». (18, rue Montesquieu).

---

rand et bientôt il devient prosecteur et moniteur des travaux pratiques d'anatomie. En 1777 il arrive à Wilno, comme prosecteur. Dépourvu de diplômes universitaires, il travaille à son poste pendant dix ans, et grâce à ses efforts inouïs, aidé par sa femme et ses enfants, il excita une telle admiration, qu'il obtint en 1787, le titre de Docteur en médecine et la chaire de chirurgie. Ses cours d'une clarté et d'une simplicité merveilleuses, ses opérations presque miraculeuses provoquèrent une nombreuse affluence de la jeunesse à Wilno, de sorte qu'on peut considérer Briôtet comme le père de la chirurgie polonaise. En effet son élève Niszkowski s'illustra par toutes les qualités développées en lui par son maître.

L'exemple de Briôtet, qui n'avait aucune éducation, (il ne savait pas écrire sans fautes d'orthographe, sans parler de ses études classiques qui étaient plus que rudimentaires), caractérise la largesse d'esprit, l'absence de la routine, et de la tradition bureaucratique qui régnait alors en Pologne et surtout à l'Université de Wilno.

Tous ces maîtres, on les chercherait en vain dans les dictionnaires médicaux français — loin des yeux, loin du cœur..! Même la personnalité si brillante de Jean Emmanuel Gilibert, naturaliste, est peu connue en France, son œuvre principale ayant été écrite en Pologne; pourtant c'est pour la France un titre de gloire de plus.

Comme Briôtet est considéré comme le père de la chirurgie polonaise, *Gilibert* est le père des sciences naturelles; son élève Jundziłł, continuant l'œuvre du maître, est à juste titre une des gloires polonaises dans les sciences.

Jean-Emmanuel Gilibert est né à Lyon, le 21 juin 1741. Après ses études secondaires, il étudie la médecine à Montpellier, et en 1760 il osa, au sein de la plus célèbre faculté de l'Europe, au milieu de la foule des plus savants praticiens, au centre même de la médecine en action, soutenir dans sa thèse, que dans la plupart des cas la nature guérissait seule; que le médecin n'a rien à faire qu'à observer sa marche, à écarter les obstacles qui peuvent la contrarier, à l'aider quand elle est trop faible, et surtout de se bien garder de troubler son opération par des remèdes contraires ou intempestifs. Lorsque en 1775 le roi Stanislas, sur le conseil de Haller proposa à Gilibert de rester en Pologne pour y organiser l'enseignement de médecine à l'école spéciale de Grodno et d'y fonder le jardin de botanique, Gilibert malgré la proposition analogue de la part d'ambassadeurs portugais, choisit la Pologne.

Avant de partir il visita le jardin royal de Lyon, il retourna dans les provinces méridionales, parcourut la région pyrénéenne et recueillit partout les productions de la nature et les lumières de ceux qui s'attachaient à la connaître. C'est ainsi, qu'après avoir amassé des provisions de toutes sortes il se mit en route. En arrivant à Grodno, il y trouva un français — Virion, qui enseignait l'anatomie et qui plus tard accompagna Gilibert à Wilno. Virion est mort en 1815 à son poste. Au bout d'un an, le jardin de Grodno contenait 1.200 plantes étrangères. Et, lorsque en 1778 Bernoulli lui rendait visite, Gilibert constata que depuis son arrivée plusieurs milliers de plantes étrangères ont été cultivées à Grodno. Bernoulli a été émerveillé par la rapidité avec laquelle Gilibert a organisé l'enseignement, la bibliothèque entre autres; et en dehors de tout cela le savant a trouvé le temps pour travailler à sa « Flora Lithuanica » et à son « Anatomia comparata » Ce dernier travail qui n'est mentionné nulle part était pourtant fort avancé quand Bernoulli passa par Grodno et il a vu plusieurs centaines de dessins, destinés à cet ouvrage. Pour ses recherches, Gilibert trouva toutes les facilités possibles auprès du Roi, bienveillant et généreux, qui le comblait de distinctions et de faveurs.

Cet homme infatigable a fondé en même temps une clinique d'accouchement, et a fait venir de France des sages-femmes qui ont été les éducatrices de plusieurs générations polonaises.

Lorsque la commission d'Education Nationale ferma l'Ecole de Grodno, Gilibert reçut la chaire d'histoire naturelle à Wilno où il transporta toutes les richesses scientifiques.

A cause des malheurs de sa vie privée et à la suite d'une tentative d'empoisonnement par sa femme et son amant, Gilibert demande l'autorisation de partir. En 1783 le roi Stanislas lui accorde son congé, l'assurant « de sa pleine et entière satisfaction pour le zèle et l'intégrité avec lesquels il a rempli pendant près de huits ans les différents employs qui lui ont été confiés, aussi bien que pour l'activité et la sagacité avec lesquelles il s'est voué aux recherches utiles, qu'il a faites dans les différentes branches de la médecine et de l'histoire naturelle... en l'assurant de Sa Grâce et de Sa Protection... »

De retour à Lyon, il fut bientôt nommé médecin à l'Hôtel-Dieu, et en 1792 maire de la ville. Il a prit part ensuite à la résistance lyonnaise contre les troupes de la Convention, et pour se soustraire aux rigueurs des vainqueurs, passa à l'étranger. Rentré de nouveau à Lyon après le 4 thermidor, il professa l'histoire naturelle à l'école Centrale du département du Rhône.

En Pologne, il a laissé un glorieux élève qui continua ses travaux, le père de la botanique moderne en Pologne, Jundziłł. Lorsque l'éditeur a vendu la « Flore lithuanienne » à une usine de tabac, la trouvant inutile

en lutte ouverte avec les maximalistes de Petrogad, s'opposerait à leur politique de paix séparée et qu'en se joignant aux forces militaires des Cosaques du Don avec lesquels elle semblait avoir partie liée, et aussi à la malheureuse armée roumaine, reconstituée par la mission militaire française, elle constituerait dans le sud un centre de résistance. Séduite par ces chimères, notre diplomatie qui avait trop longtemps « ignoré » l'Ukraine, fit des avances à la Rada, accrédita un chef de mission à Kiev, fit prévoir la nomination d'un haut commissaire, proposa un emprunt de plusieurs centaines de millions dont la moitié, dit-on, aurait été versée. Sur ces entrefaites, le gouvernement maximaliste de Petrogad intercepta et publia dans la *Pravda* (28 décembre) une dépêche chiffrée d'où il ressortait que la mission militaire française avait reçu des instructions urgentes lui enjoignant de se mettre en rapports directs avec la Rada, « afin de conserver une apparence au front russe jusqu'en février ou mars », et d'ajourner le plus longtemps possible la conclusion définitive de la paix russo-allemande.

C'était le droit strict du gouvernement français de se défendre contre la trahison des maximalistes de Smolny en s'abouchant avec leurs adversaires. Mais cette manœuvre dévoilée fournissait aux bolcheviki un argument inespéré dans leur lutte contre la Rada. Pour la discréditer aux yeux des Russes et des Ukrainiens, il n'y avait pas de meilleur moyen que de la montrer complotant en secret avec les Alliés contre la paix immédiate.

Le désir de paix était en effet aussi intense chez les Ukrainiens que chez les Grands Russiens et la faute de la diplomatie française fut de s'en apercevoir trop tard. Bien que la Rada n'eut pas participé à la première phase des pourparlers de paix de Brest-Litovsk, elle n'avait pas caché son sentiment, et dans une note adressée à toutes les puissances belligérantes et neutres, elle faisait cette profession de foi :

« Considérant la guerre comme le plus terrible des maux, la Rada d'Ukraine a décidé de coopérer activement à la conclusion de la paix. Aussitôt après la proclamation de la République ukrainienne, elle s'est empressée de négocier un armistice.

. . . .

Ainsi, la république ukranienne ne songeait nullement, pour complaire aux alliés, à faire traîner les négociations en longueur. Elle entendait signer une paix immédiate avec les austro-allemands, mais de son propre chef. Elle refusait formellement à la délégation maximaliste de Petrograd, qui ne représentait que la Grande Russie, le droit de traiter en son nom. L'entrée en scène d'une délégation ukrainienne indépendante à Brest-Litovsk fut l'événement capital de la seconde phase des pourparlers. Le 10 janvier, le président de cette délégation, M. Holoubovitch, secrétaire général du commerce et de l'industrie, prit solennellement acte de cet événement qui marque une date capitale dans l'histoire de la libération de l'Ukraine : « En ce jour, s'écria-t-il, la république ukrainienne reconquiert l'existence internationale qu'elle avait perdue il y a plus de 250 ans. »

. . . .

Il serait puéril de nier que la trahison du gouvernement ukrainien a été pour les démocraties de l'Entente une cruelle désillusion. L'opinion publique s'est montrée sévère pour le gouvernement qui le premier, foulant aux pieds toutes les considérations d'honneur national et de fidélité aux Alliés, a conclu avec les Puissances germaniques une paix séparée dont la conséquence été la capitulation de la Russie et de la Roumanie. Un gouvernement qui, non content de ravitailler l'ennemi, l'appelle à son aide contre ses propres compatriotes et accepte de rentrer dans sa capitale sous la protection des baïonnettes saxonnes, ne fait pas un début très honorable dans la vie internationale.

Pour nous, la question ne se pose même pas. Nous avons un intérêt évident à ce que la Russie démembrée se reconstitue pour faire contre-poids au bloc germanique. Et notre intérêt coïncide exactement avec celui de l'Ukraine et de la Russie. Nous devons donc travailler à la réconciliation des deux Républiques sœurs. Tout porte à croire d'ailleurs que leur désaccord est passager. Le conflit qui les sépare est d'ordre social plus que national. L'anarchie maximaliste une fois domptée, la question agraire une fois résolue, Petits et Grands Russiens oublieront leurs dissentiments et leurs luttes fratricides : ils reprendront conscience de leur communauté de race et de culture en même temps que de leur solidarité économique.

Sous quelle forme se refera l'unité russe ? Il est à croire que le *centralisme* tsariste qui, par le knout et par la geôle imposait à des millions d'allogènes l'autocratie et l'orthodoxie moscovites, ne ressuscitera jamais. La solution de l'avenir — celle à laquelle nous devons nous rallier — est le *fédéralisme*.

Mais avant d'arriver à la constitution d'un Etat fédéré, il faut d'abord que des unités nationales ou régionales s'organisent indépendamment les unes des autres. Le travail de remembrement s'opèrera cette fois non du centre vers la périphérie, mais au contraire de la périphérie vers le centre. La désagrégation actuelle de la Russie est un stade nécessaire de ce processus d'intégration. Quand tous les éléments du futur Etat russe auront pris conscience d'eux-mêmes, ils seront amenés par la force des choses à se regrouper dans une République fédérative où tous les peuples confédérés auront les mêmes droits et où la contrainte avilissante du despotisme sera remplacée par l'association librement consentie.

LOUIS RÉAU
Ancien Directeur de l'Institut français à Pétrograd.

Chronique locale

M. Antony Klobukowski

M. Klobukowski, ministre de France près le gouvernement belge, au Havre, va quitter ce poste pour occuper d'importantes fonctions à Paris, où il sera chargé de la centralisation de toutes les question se rapportant a la propagande à l'étranger.

Le départ de M. Klobukowski laissera d'unanimes regrets dans les milieux politiques belges où le ministre de France s'était acquis les plus sincères et les plus précieuses sympathies. M. Klobukowski fut appelé à la direction de la légation de France à Bruxelles en 1912, et ne quitta Bruxelles que le 19 août 1914, la vieille de l'occupation de la capitale par les Allemands. Il accompagna le gouvernement belge à Anvers et, après la chute du « réduit national », le suivit dans sa retraite à Ostende et enfin au Havre.

Bibliographie

La Voce dei popoli (La voix des peuples), Revue, année I, n° 1 et 2, avril et mai 1918, organo della Giovine Europa (organe de la Jeune Europe).

Saluons cette Revue et souhaitons lui une vie prospère; elle appartient à ces publications peu nombreuses encore, qui cherchent à éclairer honnêtement l'opinion publique.

Rien de plus difficile que de se faire une idée exacte de l'état d'esprit de ses voisins. Souvent on accepte l'opinion d'un parti plus ou moins habile et adroit, pour l'opinion d'un peuple : nous le voyons à Paris, où l'opinion publique française considère les idées et les élucubrations des politiciens réactionnaires pour l'opinion de la Pologne toute entière. La VOIX DES PEUPLES recueille les opinions de tous les partis consacrées à l'étude de la Jeune Europe, où les nations opprimées joueront un rôle prépondérant, où les nations libres subiront fatalement des changements profonds. Cette Revue consacre une place importante à la question polonaise. Dans le N° I nous trouvons un article *Per la Polonia contro l'Austria* qui nous apprend que les conventions ayant trait à la frontière polono-ukraïnienne sont exclusivement l'œuvre du Comte Czernin. La délégation allemande a formellement déclaré qu'elle est étrangère à cette question. C'est pourquoi il était facile pour l'Autriche d'obtenir l'annulation de cet article du traité de la paix de Brest-Litewski, concernant le gouvernement de Chelm : A cette question, la Revue consacre également plusieurs pages et publie les protestations des polonais de toutes les opinions politiques.

CARDANUS.

Le Monde Slave - (N° 10, avril 1918.).
Directeurs E. Denis et Robert de Caix. - (prix 3 f.)

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas de donner une analyse détaillée de la revue dont voici le sommaire :

J. Efremof : *Les Cosaques.* - Edouard Benès - *Le mouvement ouvrier Tchéco-Slovaque* (2). - André Lirondelle - *La Russie paysanne.* - E. Denis - *L'Italie et l'Autriche.* Variétés et Documents : Georges J. Devas. *Les origines de l'unité yougoslave.* Th. Savéenko - *Une lettre de Kostomarov sur la question ukrainienne.* - E. Denis. - *Delenda Austria ?* - Chronique et Bibliographie.

---

et encombrante, Jundzill, avec une piété touchante, est parti à l'usine ; trop tard hélas, car il ne put sauver que cinq exemplaires.

Mais laissons les théories et tournons les regards vers la pratique. Nous apercevons alors la silhouette d'un homme remarquable à qui la chance ne souriait pas dans la vie, nous pensons à Philippe de Girard, ingénieur et inventeur de la machine à tisser le lin.

Philippe de Girard est né à Lourmarin (Vaucluse), le 1[er] février 1775. Il a été peintre à Mahon, puis fonda une usine de savon à Livourne, de produits chimiques à Marseille ensuite. Il enseigna l'histoire naturelle à Nice et la chimie au Lycée de Marseille. En 1795 nous le trouvons à Paris, où il se consacre à l'Industrie, orsque Napoléon a offert un million à celui qui résoudra le problème de la filature de lin. Girard se mit au travail, et en 1810, inventa une machine qui résolvait complètement le problème, de sorte qu'aujourd'hui encore elle n'a presque pas subi de modifications. Trahi par les gouvernements successifs qui n'ont pas payé la prime, malgré toute l'évidence, et d'autre part par les amis qui lui ont volé les dessins et les ont vendus ensuite aux Anglais, Girard n'a pas pu payer les dettes, contractées pour établir un modèle de filature mécanique de lin et ses créanciers ont réussi à l'enfermer à Sainte-Pélagie.

En 1825, il reçoit une situation d'ingénieur en chef des mines et des usines en Pologne. Il y fonda une filature et se consacra dorénavant tout entier aux inventions. Citons entre autre une nouvelle roue hydraulique, une machine à tourner les corps sphériques, une autre pour fabriquer les canons des fusils, etc... Il reste en Plogne jusqu'en 1844. La révolution polonaise de 1831 trouva en Girard un adepte fervent, et, qui plus est, *actif*. De même qu'en 1814 il avait imaginé son fusil à vapeur pour retarder le dénouement fatal à Paris, de même il voulut coopérer à la défense de Varsovie. Dans ce but, il accéléra la fabrication des bois de fusil en employant la mécanique. Varsovie fut prise. On savait au camp russe que Girard avait inventé quelque chose en faveur des « rebelles polonais ». Mais le fini des fusils « à la polonaise » enchantait à tel point le grand duc qu'il détache la croix de sa poitrine et décore Girard !

Le peuple polonais, pour lui élever un monument digne de ses œuvres, donna le nom de Żyrardow (ville de Girard) à une ville industrielle polonaise, où précisément la première filature a été construite !

Varsovie admire encore aujourd'hui son chronothermomètre, un des ornements de la façade du palais de la Banque, où il marque et conserve, inscrit sur un tableau qui se renouvelle de lui-même toutes les heures, la température de chacune des 24 heures précédentes ; et son météorographe de l'Observatoire, en même temps thermomètre, baromètre, pluviômètre, et anémomètre, puisqu'il note sur deux feuilles de papier, renouvelées chaque jour pour tous les instants, la températuie, la hauteur barométrique, la quantité de pluie tombée, a direction et la vitesse du vent. Nul instrument météorologique n'a somme toute, surpassé ces deux créations de Girard.

Arrivé à Paris, ses créanciers ont recommencé les poursuites. Girard est mort l'année suivante, le 26 août 1845. Le gouvernement français décida de payer une rente de 6.000 francs à la veuve et aux enfants du glorieux inventeur. Nul n'est prophète dans son pays.....

Ces quelques silhouettes des savants français perdus en Pologne éveilleront-elles la curiosité des écrivains français et leur donneront-elles le désir de chercher et de compléter l'histoire de la science française? Nous en avons l'espoir et nous n'ambitionnons pas d'autre but dans ce rapide et modeste travail.

Dr W. KOPACZEWSKI.

Nos amitiés

Nous avons reçu pour notre propagande de MM. :

Pierre Pams. . .	500 francs
Huet.	500 —
Dr Durand. . . .	100 —
F. Gratieux. . . .	500 —
Mme Waëles. . .	100 —

Directeur : Dr BRONISŁAWSKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Gérant : L. CHOLESKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI.
Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. FLINIKOWSKI, 216, Boulevard Raspail, Paris.